

Maison Carrée, le "C.E.P.M"

En cette fin février 1959. je fus nommé caporal, mais j'attachais plus d'importance au fait que c'est aussi à ce moment que j'allais quitter le 2ème bataillon de zouaves pour rejoindre, le C.E.P.M., le Centre d'éducation physique militaire.

Dans les premiers jours de mon arrivée à «Médioni» je pris connaissance d'une note de service invitant d'éventuels candidats à un tel stage à se faire connaître. Je fus l'un de ceux-là et à ma grande satisfaction ma demande fut accueillie favorablement.



Ancien gymnaste, l'idée de consacrer mes journées à faire du sport me séduisait assez et, surtout, j'imaginais que c'était, peut-être, prendre une garantie sécurité pour deux mois. Je ne fus pas déçu.

Le C.E.P.M. était une enclave au sein du vaste casernement du 45ème régiment de transmission situé à « Maison Carrée » tout près d'Alger .

Ce lieu ne m'était pas inconnu, au moins de nom, puisque curieusement, douze années plus tôt, mon frère Kené de la classe 46 effectuait douze mois de service au 45ème de transmission.

L'ambiance, pas trop militaire, y était agréable et la discipline bon enfant.



A "Sirocco", près de
Maison Carrée

Nous y faisons sept heures de sport chaque jour. Sports de combat mais pas seulement puisque nous pratiquons également des sports collectifs, des disciplines d'athlétisme, de la descente de falaise en rappel. L'apprentissage d'une méthode gymnique militaire dite «Hébert» figurait au programme. Des leçons de

théories sportives venaient occuper un peu de notre temps ainsi que des cours d'anatomie.

Ces deux mois d'activité de préparation aux examens d'aide moniteur d'éducation physique se déroulèrent assez rapidement et sereinement avec, en ce qui me concerne, la satisfaction d'avoir affronté plutôt honorablement les différentes épreuves.

Une ombre au tableau quand même : durant cette même période, les résultats des élections municipales au Havre.

Dans un premier temps, les informations fournies par mon frère, 18 élus de la liste présentée par le P.C.F, avec un gain en voix et en pourcentage par rapport à 1956, me réjouissaient pleinement.

Ma joie cependant fut de courte durée puisque dans sa lettre suivante, mon frère, m'avisait de la trahison des socialistes envers la plus grande partie des Havraises et Hawais. En effet, avec seulement deux élus ils se firent élire Maire et Adjoint par les élus de droite et dirigèrent avec eux, durant six ans, la ville du Havre.

Ce n'était pas bon mais pas bon du tout pour le moral.

L'Ouarsenis
entre les
27.4.1959 et 5.7.1959

*"Extraits de mes Courriers à
René et Yvette, mon frère et
ma belle sœur"*

Oran, le 27.4.1959.

Je revenais de Maison Carrée après deux mois de stage de formation d'aide moniteur d'éducation physique et je pensais retrouver la quatrième compagnie du 2ème Zouave à Oran comme je l'y avais laissée.

« Ce n'est pas de chance. A mon arrivée à la caserne, personne pour m'accueillir, encore heureux que je ne me sois pas rendu directement au cantonnement, (quartier Médioni). En effet, tous les gars sont partis loin d'ici, "au Louar Cenis" pour deux mois.

Mes espoirs ne se sont donc pas réalisés, (une affectation comme aide moniteur d'E.P) et aujourd'hui je pars en direction du P.C., à 25 kms, afin de prendre la prochaine liaison qui me conduira auprès des gars.

Des premiers échos, il s'agirait d'une grande opération et les trouffions sont nombreux dans le coin.

Les combattants de l'A.L.N sont, paraît-il, aussi nombreux et bien organisés.

Je ne saurais pas vous exprimer ce que j'ai ressenti hier, quand le fourrier, le seul qui soit resté ici, m'a annoncé cela mais c'est comme s'il m'avait foutu une gifle. Aujourd'hui, je me suis un peu ressaisi et je me prépare à prendre le camion.»

(je n'ai pas cru bon de préciser, dans mon courrier, qu'au dire des zouaves rencontrés à la caserne, plus d'une dizaine de mes copains de compagnie auraient déjà été tués)

L'Ouarsenis, le 6.5.1959

« Mercredi 30. 4 : j'arrive au camp par la liaison et je m'installe.

Jeudi 31.4 : les gars sont ici depuis 15 jours et pour la deuxième fois seulement ils sont de repos et j'en bénéficie.

Vendredi 1er mai : nous sommes de jour, corvées au camp et garde de jour et de nuit. Pour les "cabots", c'est le quart.

Samedi 2 mai ." nous partons tôt le matin en direction d'un Douar à environ 10 kms d'ici et nous devons crapahuter en travers des pitons et des talwegs. Sur place, nous sommes chargés de rassembler la population des quelques mechtas, sous prétexte de les soigner. Nous rentrons le soir au camp, après 10 kms pour le retour.

Dimanche 3 mai : Nous sommes réveillés à 1 heure du matin et nous sommes envoyés en surveillance sur un piton, non loin duquel se trouvent 3 cadavres. Nous rentrons le soir au camp. Nous avons crapahuté quelque 15 kms dans la journée.

Lundi 2 mai : Nous sommes réveillés à 2 heures du matin et nous partons presque aussitôt dans le djebel, bans la nuit, nous marchons à flanc de piton, tantôt sur des petites pistes, tantôt entre les broussailles.

Il est 7 heures du matin et nous nous arrêtons enfin sur une crête, après 4 heures de marche et environ 18 kms de crapahu.

Après le casse-croûte, nous « ratissons » le flanc d'un piton que l'artillerie a pilonné la veille. Le midi nous mangeons à fa boîte de ration comme à chaque fois que nous sommes sur le terrain et nous nous dirigeons vers le camp dans le milieu de l'après-midi. Le chemin à parcourir est moins long, quelque 7 ou 8 kms. Les gars sont fatigués, les pieds commencent à nous faire mal et il fait très chaud.

A notre arrivée au camp, nous nous lavons pour la première fois depuis vendredi et nous mangeons chaud.

Un message est passé au P.C et nous devons repartir. Nous montons dans les camions qui nous conduisent au sommet d'un piton où sont installés d'autres trouffions .

Nous dormons à la belle étoile dans nos sacs de couchage dans lesquels, pour agrémenter la chose, des tiques ont trouvé refuge.

Mardi 5 mai : Nous sommes réveillés à 2 heures du matin et sans rien dans le ventre nous repartons. Nous suivons longtemps une petite piste. Les gars ont de plus en plus de mal à marcher, et bon nombre, dorment debout. Après quatre heures de marche, environ, nous nous installons en surveillance sur une crête , en bouclage, pendant que d'autres ratissent.

Les avions survolent la région.

Au cours du ratissage, une grande cache servant d'infirmierie et renfermant huit blessés de l'A.L.N. est découverte. Les blessés sont emmenés en hélicoptère, je ne sais où.

A peu près dans le même temps, un convoi de ravitaillement de l'A.L.N., à dos de mules, est surpris par une compagnie de bouclage.

Ordre nous est donné de ratisser le piton où nous nous trouvons, ainsi qu'un talweg. Les buissons et les arbustes ont été brûlés au napalm il y quelque temps et le

noir de charbon ainsi que ta poussière adhèrent à notre peau, se mélangeant à la sueur. Le soleil chauffe fort.

Nous retrouvons enfin la piste et seulement alors nous reprenons la marche en colonne jusque là où nous avons dormi la veille au soir.

Les pieds nous font de plus en plus mal et nous sommes davantage fatigués encore.

Nous remontons dans les camions qui nous conduisent au camp de toile.

Nous nous lavons et nous mangeons chaud. Pour la première fois depuis quatre jours, nous dormons une nuit entière dans notre lit et aujourd'hui quand même nous sommes de repos et j'en profite pour vous écrire.

Mon cher frangin et ma petite Yvette, par tout ce récit, je ne cherche pas à vous inquiéter et vous me ferez, au contraire, bien plaisir si vous ne vous faisiez pas trop de mauvais sang.

Mais à quoi bon vous cacher la vérité , vous n'en serez pas trop surpris et, peut-être, cela vous servira dans votre travail.

Je n'exagère rien et ne diminue en rien les conditions dans lesquelles nous vivons. Il n'y a que huit jours que je suis ici et les copains , eux, le sont depuis trois semaines. En plus de tout cela, nous sommes

rationnés en pain, boisson et nous en avons jusqu'au cou des conserves que renferment les boîtes de ration.

Nous sommes traités pire que des bêtes et les gars en ont marre.

Mais, peut-être, ma lettre sera ouverte, alors tant pis, j'aurai dit ce que je pense et que personne pourra nous empêcher de penser. »

**Pour que ce récit soit vraiment complet, il aurait fallu que je relate les conditions dans lesquelles s'est faite mon arrivée au camp, le 30.4. Je ne l'ai pas fait, sans doute, pour ne pas augmenter encore l'inquiétude que ne manqueraient pas de susciter ces révélations chez mon frère et ma belle sœur.*

Venant de Ammi Moussa, le gmc dans lequel je voyageais roulait sur une piste réalisée récemment par les gars du Génie (1). Nous arrivions à proximité de l'entrée du camp, mon point de chute, situé en bordure de l'oued El Ambgen et en sens inverse, sur la même piste, circulait une jeep. A son bord avaient pris place un lieutenant, le chauffeur et un troisième homme.

Soudain un bruit impressionnant creva le silence du lieu. La jeep venait de sauter sur une mine, (un obus piégé sans doute), se trouva projetée en l'air

et retomba en éléments déchiquetés tout autour du lieu de l'explosion. Des trois malheureux occupants ne restaient plus que des morceaux mélangés aux débris de ferraille.

Drôle d'ambiance pour reprendre contact avec mes anciens compagnons.

(1) Charly Cramois est, comme moi, membre de l'ARAC. Il y a peu, alors que nous évoquions l'Algérie, je découvrais qu'il était un de ceux du Génie qui avaient contribué, quelques mois plus tôt, à établir la piste. Sans doute, comme ses copains, a-t-il jeté aussi ses boîtes de conserve vides au sol. Ils ne pouvaient alors imaginer ce que seraient nos frayeurs à nous, les zouaves, les nombreuses fois où la poêle à frire que nous utilisions pour inspecter la piste, se mettait à siffler, ces boîtes métalliques s'étant, au fil du temps, enfoncées en terre.

Le massif de
l'Ouarsenis

